

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 31

Artikel: On einterra dai z'autre iadzo
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

PREMIER AOUT

Vers écrits pour l'inauguration du drapeau de la Colonie suisse de Dijon, présenté par une jeune fille de Vallorbe en costume vaudois (dont les parents habitent Dijon).

*C'est aujourd'hui le premier août!...
Dans notre Suisse, cette soirée
A l'allégresse est consacrée
Et nos cloches avec fierté,
En soulignant la majesté!
Des vallons aux plus hautes crêtes,
Tout proclame en ce jour de fête
Que la devise de chacun
Doit être : Un pour tous, tous pour un!
C'est aujourd'hui le premier août!...*

*En ce grand jour anniversaire
De notre fête séculaire,
Vous étrennez, le cœur content,
Ce bel étendard rouge et blanc!...
Qu'il rallie en terre gauloise,
— Pour des joûtes toujours courtoises —
Citoyens et Sociétés,
Cet emblème de Liberté!
C'est aujourd'hui le premier août!...*

*La blanche croix de nos ancêtres
Sur fond rouge, ici va paraître!...
Qu'elle unisse petits et grands
D'un même amour fort et puissant!
Enfants de la même Patrie,
Que vos cœurs jamais ne oublient!
En souvenir d'un jour si beau,
Qu'il flotte joyeux ce drapeau!
Louise Chatelan-Roulet.*



ON EINTERRA DAI Z'AUTRE IADZO

LE z'affère l'ant tot parâi bin tsandzi du lè z'autro iadzo, mîmameint po lè z'einterrâ.

L'è que, dein clli teimps, on avâi bin lezi. On t'einfatâve pas lè moo dein on tenotmobile que sè met à corre, à tracé, à bzzetâ âo dissîme galop vè lo cemetîro, quemet se l'avâi robâ oquie et que l'a couâte de lo portâ via dèvant que quaucon l'ausse yu. On mormotâdzo de prèire, la pllie petita que lâi ausse pu sè mettant quatro po raccamppli la fouÛsse et... vaitcè on hommo âoblliâ. Lâi a min de plliés de sobrà por ître einterrâ dinse.

Na, dein lo teimps l'ètai on autr'affère, vo dio.

Po coumeincî, fallâi mourî, l'è su. On cein fasâi dourâ. On n'avâi pas oncora einveintâ atant de moo sebetanne (subite) qu'ora. On pèressâi tot bounameint, quemet l'erdzeint vint. On savâi qu'on allâve retrovâ ti lè vilhio et cein no baillîve dâo corâdzo. Pas petout qu'on avâi passâ l'arma à gautse, on fasâi venî lo vesitateu que no guegnîve grantenet, sein ître accouâti. L'ètai de tsi no, et no serrâve la man dèvant de no rebetâ lo linsu dèssu la tita. Rein que cein no fasâi dza tot vedzet.

Aprî, on no veillîve, ti lè z'ami, ti lè vesin,

tota la né. On bevèssâi on verro ein peinsent â no. On racontâve dâi z'affère que no z'étant arrevâie noutra via doureint. Dinse lè dzouveno pouvânt no cougnâire à tsavon. Atant apprendre drein cein que l'histoire dâi z'Assyrien, dâi Babylonien et dâi Fennicien, que recordant dein lè z'écoûle.

Âo dzor lèveint, on no laissîve assebin, po pas trâo no mafitâ. Pu on einvouyîve lo convocateu avoué onna lista dein ti lè z'ottô de la coumouna po invitâ lè dzein à venî à noutra poursuite.

Lo dzor de l'einterrâ, nion manquâve. Ti l'avant voliu no saluâ on derrâi coup et no revère. On sè cheintâ lo veintro tot rebouillî dein lo vâ (cercuil) et, s'on n'avâi pas ètâ moo, crâio adî qu'on arâi voliu lâo criâ salut à ti clliâo z'ami.

Po parti, lo moo l'ètai lo premi avoué lè porteu. Câ, on no portâve et on s'arretâve soveint po ne pas allâ trâo rîdo et po no laissî no reprendre on petit moment.

Et pu âo cemetîro, lo menistre fasâi on grand prîdzo, pe grand oncora que clli que l'avâi fé dza pè l'ottô. Tota noutra via lâi passâve oncor'on coup et on vayâi prâo qu'on n'avâi pas rein fé que dâo mau de noutron viveint. Cein fasâi plliorâ ti lè za'mi et quand lo menistre desâi po botsî : « Que la terre lui soit légère ! », du noutron vâ on n'avâi pe rein la foocè de répondre, mâ lo tieu lâi ètai, allâ pî.

Et, dein la pararda po lo cemetîro, n'ètai pas quistion de badenâ. On coup, on ètranzîdi de la vela, on bocon de commi ravageu, l'avâi voliu venî à onna poursuite et s'appèdzî à la pararda po vère quemet cein sè passâve dein noutron velâdzo. Fasâi ètat de riguenâ po cein qu'on n'einterrâve pas quemet à la vela et desâi à son vesin de drâte :

— Portâ-vo dinse ti voutrè moo ?

Lo vesin l'a repondu âo mourgâre :

— Oi! ti clliâo que pouant pas matsî.

Adan, l'a voliu dere âo vesin de gautse :

— Cò è-te qu'on einterre ?

Lo vesin de gautse l'a fé dinse à clli merdâo :

— L'è clli que l'è dein lo vâ.

N'ètai-te pas dâi z'einterrâ, cein, dite mè vâi ?
Marc à Louis.

L'AVANT-REVUE

L'AUTRE après-midi, les passagers du « Simplon » revenant du Bouveret à Villeneuve eurent la surprise d'entendre quelques chanteurs frisant la septantaine et pleins de vigueur :

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau...

Puis,

Si le sommeil, ma belle...

vous connaissez la suite. Seulement, quand venait le passage :

...Et la brise embaumée,

un frisson pinçait les cordes vocales... Hélas, on n'a plus les premiers vingt ans.

Mais de qui, de quoi donc parlez-vous ?

Ne l'avez-vous pas encore deviné ? De la classe de 1882 de l'Ecole normale. Elle est unique en son genre. Alors que les rangs se sont éclaircis d'une manière impressionnante pour d'autres, elle fait preuve, elle, d'une vitalité

extraordinaire. Sur 24, 15 restent, disons plutôt 16. Un seul du pays était absent. Un autre, établi à Sofia, manquait. Quant à l'Américain, il était là.

Cette fois-ci, on s'était donné rendez-vous à Villeneuve, où nous avons serré la main à notre camarade H. Chenaux, ancien conseiller national, qui avait, ma foi, l'air fort heureux de redevenir pour quelques heures le jeune homme d'il y a un demi-siècle. Louis Dupraz a fait l'appel, non seulement de ceux de la classe, mais de ceux des trois autres classes de garçons et même des deux classes de filles, nos contemporains. Chacun et chacune ont retenu notre attention un quart de minute. Mieux que cela. On avait apporté des textes de dictées faites en 1878 par le pasteur Panchaud, qui les improvisait. Vous allez voir avec quelle élégance. Sans doute, ce n'était pas le maître de français, mais ses talents étaient d'une souplesse si remarquable qu'il pouvait remplacer même avantageusement les titulaires. Il arrivait, arpentait une fois, deux fois la vieille chambre de la Cité, la tête penchée, puis cela sortait naturellement, sur le ton de l'éloquence ; de l'émotion aussi ; de l'à-propos toujours :

« Plusieurs Vaudois se sont décidés l'autre jour à quitter leur patrie pour chercher ailleurs les ressources qu'ils ne se sont pas procurées, malgré tous leurs efforts, et les avantages qui leur ont manqué. Toutes fertiles que soient nos campagnes, quelles que soient les beautés qu'offre notre nature, et tout admirable que soit la richesse de notre sol, nous n'avons pu réussir à nourrir tous les nôtres, et un grand nombre d'entre eux se sont proposé d'aller, dans les contrées lointaines, solliciter une terre moins fatiguée et un sol plus fécond. Cependant, ils ont gardé quelque chose du pays. Ils n'ont pas emporté leurs dieux lares comme le faisaient les Romains, mais les impressions qui les ont animés, les souvenirs qui les ont émus, les traditions dont ils ont vécu jusqu'alors. Ils se sont plu souvent à lire avec leurs enfants, autour du foyer domestique, les récits dont leurs ancêtres s'étaient nourris et qu'ils leur avaient légués comme un bien précieux. Les faits que ces récits leur ont fait connaître, les grandes figures qu'ils leur ont transmises, ces figures des héros, des hommes de bien, nos frères les ont conservées comme un héritage dont il serait sacrilège de se séparer. Les événements qu'ils ont vus s'accomplir, les chants patriotiques qu'ils ont entendu exécuter, se présenteront souvent à leur mémoire et les transporteront sur la terre natale, au milieu des champs qu'ils ont cultivés et dans le cercle des amis dont ils se sont séparés et qu'ils ont abandonnés pour jamais... »

Ce « jamais » est de trop maintenant. Voici deux fois que, en cinq ans déjà, un de nos camarades traverse la grande gouille pour se retrouver avec nous.

Et maintenant, pourquoi avons-nous intitulé ces lignes « L'Avant-Revue » ? Parce que nous nous retrouverons l'année prochaine, soit le 30 avril 1932, c'est-à-dire cinquante ans tout juste après la cérémonie de la distribution des brevets. Que voulez-vous ? Nous sommes des sentimentaux. La petite fleur bleue de l'amitié est si jolie, si parfumée que nous éprouvons le besoin de la cultiver ensemble le plus souvent possible